

	Hubert François : Né le 5-03-1877 à Nantes ; 1901, prêtre, 1903, vicaire à Port-Launay ; 1910, vicaire à Beuzec-Conq ; 1926, recteur de Clohars-Fouesnant ; 1937, recteur du Trévoux ; 1949, prêtre résidant à Camaret (retiré chez son beau-frère le P. Auguste Hervé) ; 1950, maison Saint-Joseph ; décédé le 25-04-1955.
--	---

M. Francis Hubert, ancien Recteur du Trévoux.

Ce sont les circonstances voulues par la Providence qui ont fait de M. Francis Hubert un prêtre du diocèse de Quimper. Il était, en effet, né à Nantes en 1877, mais son père, employé dans une usine de conserves de cette ville, fut attiré au Guilvinec par un cousin qui y dirigeait également une usine. Et l'enfant reçut d'un vicaire du Guilvinec, M. Jaïn, une première formation qui le conduisit au petit séminaire de Pont-Croix. Il y fut un très bon élève, mais il semblait avoir pour les sciences, spécialement pour les mathématiques, des dispositions qui n'eurent pas l'occasion de se faire valoir puisque, au petit séminaire l'éducation était purement classique et qu'on n'y préparait pas au baccalauréat.

Ordonné prêtre en 1901, M. Hubert fut, pendant près de deux ans, surveillant au collège Saint-Charles de Saint Brieuc, un temps qui eût été bien employé à des études supérieures dont il était capable mais qui lui étaient interdites, faute de diplômes.

En 1902, il fut nommé vicaire à Port-Launay où il ne resta guère, puis à Beuzec-Conq où il passa la plus grande partie de son vicariat. Il y fut le vicaire de M. Jean Le Dû, l'un des prêtres les plus sympathiques et les plus originaux du diocèse. Ancien vicaire à Saint-Mathieu de Quimper où il avait construit la belle salle Jeanne-d'Arc, M. Le Dû avait un presbytère largement ouvert à tous. On y voyait parmi les habitués de la maison, un chanoine Gloux, ancien missionnaire d'Haïti, qui s'était retiré prématurément à Concarneau après un ministère où la politique avait eu, disait-on, une part quelque peu excessive au goût des dirigeants de la République. Le chanoine Gloux émettait à table, sur les sujets les plus variés, des opinions paradoxales mais péremptoires que le recteur acceptait de confiance et le vicaire avec le sourire. Il y avait d'autres hôtes assidus du presbytère : notamment un sculpteur sur bois qui prenait son temps pour construire à l'église des stalles qu'il ornait de représentations symboliques, telle une tête sommée de deux cornes qui figurait le « petit père Combes ». Le recteur était fier de ces stalles comme des vitraux moderne dont il avait enrichi son église et qui étonnaient le curé-doyen de Concarneau, le chanoine Le Bihan, dont le goût était strictement classique.

Ce sont Là des souvenirs lointains puisqu'ils étaient d'avant la guerre 1914-1918. Quelque temps après cette guerre qu'il fit dans le corps des brancardiers, M. Hubert fut nommé recteur de Clohars-Fouesnant et, plus tard, du Trévoux.

Sa vie, tant comme vicaire que comme recteur, fut partagée entre l'étude et le ministère. C'était un prêtre de la vieille école qui s'en tenait fidèlement au règlement qu'il s'était tracé au sortir du grand séminaire. Très tôt, le matin, à l'église, il s'installait à sa place du chœur, absorbé dans sa méditation

ou récitant, d'une voix sans timbre, les interminables nocturnes des petits services. Jusqu'à l'heure de la messe, il était à la disposition des rares paroissiens qui l'auraient demandé au confessionnal. Pendant la journée, il s'enfermait de longues heures dans sa chambre, lisant ou relisant des livres ou revues scientifiques, et l'atmosphère y était acre du tabac des pipes qu'il ne cessait de fumer. Le soir, à la sortie des classes, il retournait à l'église pour sa visite au Saint-Sacrement, et aussi pour y attendre quelques enfants qu'il avait convoqués et pour leur faire réciter une dizaine de chapelet à des intentions bien indiquées au préalable.

Les enfants l'aimaient beaucoup tout en le respectant : il savait parler simplement, et ses catéchismes, très soignés, étaient des dialogues animés et vivants où questions et réponses se croisaient dans une intimité confiante mais sans le moindre désordre.

Avec ses paroissiens, il avait les meilleures relations et même ceux qui ne pratiquaient pas tenaient en haute estime ses qualités d'homme et de prêtre. Dans la chrétienne paroisse du Trévoux, il était, peu s'en faut, l'ami de tous. Deux fois l'an, toujours méthodique et ponctuel, pendant le Carême et après la moisson, il visitait sa population, village après village, maison après maison. Il ne disposait pour ces courses, parfois pénibles, que d'un vieux vélo sur lequel il avançait, suant et soufflant. Il s'arrêtait un instant dans chaque ferme, le temps de reprendre haleine et de s'enquérir de tous et de chacun, et il repartait pour une nouvelle visite. Mais un asthme qu'il contracta dans les dernières années, devait, lui interdire ce mode de locomotion : il dut alors se contenter d'aller voir ses malades, parfois en auto, le plus souvent à pied, la canne à la main, voûté sous le poids des ans.

Il ressentit douloureusement l'épreuve de l'occupation et, à sa manière, il entra dans la résistance, une résistance discrète où il ne se départit jamais d'une prudence nécessaire.

Il entretenait avec ses confrères d'excellents rapports et son presbytère était des plus accueillants. Sans doute voyaient-ils en lui un timide, un silencieux, presque un solitaire qui ne se livrait guère hors d'un petit cercle d'amis intimes ; mais ils savaient que sous cette réserve, sous une apparente froideur ou défense de son quant-à-soi, il y avait un cœur charitable, fraternel, et ceux qui l'ont approché ont éprouvé la générosité de ses sentiments et la fidélité de son amitié. Très près de sa conscience et trop habitué à s'examiner pour ne pas connaître ses limites, il se rendait compte que le ministère d'une paroisse sans vicaire lui devenait de plus en plus difficile et qu'un jour qui ne tarderait plus, il lui faudrait donner sa démission. Mais l'attachement qu'il avait pour sa paroisse, et qui était réciproque, lui rendait la décision douloureuse, aussi ne se résignait-il pas à la proposer lui-même. Toutefois, lorsque, en 1949, elle lui fut demandée, quelque peine qu'il en eût, il n'hésita pas un moment, et il se retira.

Un confrère qui lui était lié par les liens de l'amitié et de la famille, lui offrit une hospitalité qu'il accepta d'abord avec joie. Mais c'était déjà un grand malade qui ne quittait plus la chambre et même le lit, et dont la place était dans une maison de repos plutôt que dans un presbytère. C'est dans cette maison de Saint-Joseph qu'il a vécu ses dernières années, les forces déclinant peu à peu, mais l'intelligence restant, lucide, jusqu'au 26 avril dernier où il eut une mort sans souffrance, s'endormant doucement dans la paix du Seigneur.